

Care, biopolitique et transhumanisme

Autour des travaux de Francesco Paolo Adorno

Ce numéro fait suite à la journée annuelle du Centre d'Éthique Médicale de l'Université Catholique de Lille, et qui a eu lieu le 22 juin 2016. Il s'agissait, en invitant Francesco Paolo Adorno, professeur de bioéthique à l'université de Salerne, de rendre compte et de poursuivre deux démarches de réflexion : l'une initiée lors d'un séminaire consacré aux éthiques du *care* et l'autre se rattachant aux activités d'un groupe consacré aux questions soulevées par le transhumanisme. Nous remercions vivement Francesco Paolo Adorno d'avoir accepté de partager avec nous ses questionnements, en s'appuyant sur ses deux derniers ouvrages : *Le désir d'une vie illimitée ; anthropologie et biopolitique*, paru aux éditions Kimé en France en 2012, ainsi que *Faut-il se soucier du care ?* paru aux éditions de l'Olivier en 2015.

Les différents articles de ce numéro, dans leur richesse et dans leur diversité, illustrent parfaitement le dialogue nécessaire entre champs théorique, philosophique et éthique, et champs du « concret » : tout ce qu'on désigne quand il s'agit de « faire », de prendre soin des autres, de soutenir les vies dans leur aspiration à être et s'éprouver davantage, et qui résulte d'un maillage complexe pris entre rationalité et affect, entre différents registres de normativité. Ces différents registres relèvent de la norme juridique, politique, économique, mais aussi d'une norme portée par nos intentions morales, ou encore par nos affects, sentiments et émotions, bref, tout ce qui fait le soin à l'autre, dans la rencontre concrète et pratique de ses besoins, souhaits et aspirations.

La réflexion s'est donc orientée en partie vers l'interrogation des formes contemporaines du soin, notamment telle qu'elle est mobilisée dans le champ des éthiques du *care*. Les articles ici présents de Francesco Paolo Adorno, « *Le Care : pratique de libération ou stratégie de domination ?* », et d'Alice Lancelle, « *Faut-il se soucier du care ? Le féminisme du care face à la biopolitique contemporaine* », restituent la richesse du débat. Celui-ci s'est enrichi d'un article de Agnès Bressolette. L'autre partie de ce numéro introduit à un deuxième champ de recherches d'Adorno, qui porte à la fois sur la biopolitique comme système d'organisation de la société (né de la collusion de la médecine avec la politique et l'économie à l'époque moderne), et sur le transhumanisme comme nouveau-né, à l'instar des théories du *care*, du système biopolitique moderne. La clé de compréhension du *care* comme du transhumanisme que nous propose Adorno se situe en effet là : dans les effets de l'instauration, depuis trois siècles, d'une biopolitique dont les traces se découvrent à tous les niveaux du social, depuis nos pratiques de soin les plus quotidiennes jusqu'à nos rêves d'augmentation ou d'immortalité les plus fous.

Le courant des éthiques du *care*, au-delà de ses usages de plus en plus courants, émerge dans les années 1980 en vue de proposer une *perspective* plus large sur les pratiques de soin, prises entre soin objectif, compétences techniques et démarche de mesure, de quantification d'une part, et soin subjectif d'autre part, c'est-à-dire ce qui apparaît toujours en « excès » au sein de la relation de soin, à savoir l'attention à l'autre, l'intention de prendre soin, tout ce qui ne peut se quantifier mais confère une visée morale au geste effectif de soin. Une description des pratiques de soin entendues comme « *care* » s'articulant au « *cure* », pour reprendre les deux termes que la langue anglaise nous offre, est alors l'objet de ce courant en éthique, tout en s'arrimant à une réflexion sur les conditions de production de ce travail du soin, dans ses enjeux professionnels, organisationnels, institutionnels et politiques complexes. L'ancrage dans ce qui fait le soin au quotidien – le soin aux personnes malades, en situation de handicap,

en fin de vie – nous permet de poser les enjeux moraux et pratiques du soin : de quoi est fait ce soin ? En quoi la question du soin, à travers ses pratiques concrètes et quotidiennes, nous permet de poser les enjeux d'une politisation du soin, voire d'une biopolitique, que ce soit au niveau de la répartition égalitaire des ressources au sein d'un contexte néo-libéral, comme au niveau de la répartition des tâches qui font l'objet d'une valorisation ou d'une dévalorisation et d'une invisibilisation ? En quoi le travail éthique et moral à l'œuvre dans le soin, et ce, dès les micro-relations de soin, révèle et rejoint les enjeux d'une politique visant à contrôler le vivant par sa santé ? En quoi les théories du care offrent-elles des outils pour penser et renégocier les rapports de pouvoir et de savoir en jeu dans les pratiques de soin ?

Une discussion sur le sens et les conditions de la pratique du soin dans nos sociétés modernes est d'autant plus urgente qu'avec les progrès technoscientifiques de ces dernières décennies, de nouvelles finalités apparaissent que le pouvoir, défini à la suite de Foucault comme « biopouvoir », entend bien voir assumées par les soignants : celle d'améliorer voire de transformer l'humain (transhumanisme) et celle de prolonger indéfiniment les vies (longévisme).

Mais jusqu'où se soucier des vies ? Grâce aux progrès médicaux accomplis ces trois siècles derniers, l'espérance moyenne de vie est passée de 25 à 80 ans. Jusqu'où nous conduit cette progression ? Désirons-nous vivre d'une vie illimitée ? À quoi ressemblerait le monde du soin dans une société où le vieillissement et la mort ne seraient plus que les symptômes d'une maladie évitable ? Quelles seraient les conséquences d'un prolongement indéfini de la vie pour les pratiques soignantes ? Quel rôle, surtout, fait-on déjà jouer au care et aux soignants, dans cette promesse annoncée aujourd'hui par certains courants de pensée, d'une société enfin libérée du vieillissement et de la mort naturelle ? Selon Adorno, il est urgent que nous nous réappropriions à nouveau frais la question du sens véritable du soin, dans une société où le souci du maintien en santé s'identifierait de plus en plus avec la volonté d'en finir avec la mort. Or, n'est-ce pas la possibilité de la mort, comme celle de la maladie ou du handicap, qui imposent à tout pouvoir médical, économique ou politique légitime des limites éthiques à l'exploitation des vies ? La question se pose en effet de savoir si nous serions encore autonomes (patients comme soignants) en l'absence de telles limites, face aux pouvoirs qui sollicitent indéfiniment notre force de travail, de servir, de consommer, etc. ? De même, ne dit-on pas que n'a de valeur que ce qui risque d'être perdu ? Que deviendrait donc la dignité d'une vie indéfiniment prolongée ?

Telle est pourtant l'une des propositions phare du transhumanisme, et l'un des objectifs concrets de pans entiers de recherches en biogérontologie : prolonger d'année en année la vie humaine et parvenir, un jour, à libérer l'homme des processus naturels du vieillissement cellulaire ; bref, atteindre l'amortalité. Dans son article « La réappropriation de la mort comme forme de résistance à la biopolitique », Adorno s'oppose vigoureusement à l'idée que l'avènement d'une telle société d'amortels puisse être une bonne chose. Selon lui, une telle orientation consacrerait la victoire d'un système médical, politique et économique (biopolitique) qui n'a cessé de se renforcer depuis trois siècles, et qui tend à exploiter la vie comme une ressource inépuisable, au détriment du libre choix de vivre ou de mourir des individus. Or, dans la mesure où l'élément perturbateur de cette dynamique biopolitique est bien la mort qui contredit par sa présence toute visée d'exploitation indéfinie du vivant, Adorno soutient que la capacité de mourir des individus constitue le dernier rempart à l'emprise du biopouvoir sur leur vie et leur autonomie. Selon notre auteur, la volonté de ne pas se laisser gouverner ou de se laisser gouverner le moins possible ne pourrait *in fine* se concrétiser que par une gestion totale et autonome des modalités de sa propre disparition – ce que Stanislas Deprez et David Doat contestent pour leur part dans leurs contributions respectives. Jean-Michel Debry et Arnaud Temmerman complètent judicieusement ce dossier.

Le propre du philosophe depuis Socrate n'est-il pas de déranger ? Que l'on soit ou non en accord avec les thèses d'Adorno, ses prises de position sont argumentées et ne peuvent être écartées sans argumentation rationnelle, d'un simple revers de main. Elles appellent un débat honnête et c'est le mérite des auteurs de ce numéro de nous y inviter.

Rozenn Le Berre¹ et David Doat²

¹ Centre d'éthique médicale, Université Catholique de Lille

² ETHICS (EA-7446), Université Catholique de Lille